

Louis le MANAC'H

Minotier, j'avais vingt-deux ans à l'époque de la guerre.

Le réseau de récupération des aviateurs alliés.

Si certaines organisations de résistance étaient chargées de collecter et de transmettre des renseignements concernant les forces allemandes d'occupation à Londres, d'autres avaient pour objet de réceptionner, habiller, loger, acheminer vers la côte bretonne ou vers l'Espagne, les aviateurs des appareils anglo-américains abattus au-dessus de la Bretagne.

Cette activité était vitale, car aux U.S.A. et au Royaume-Uni, le rythme de fabrication des avions était bien supérieur à celui de la formation de pilotes. Ceux-ci étaient en sous-nombre par rapport aux appareils disponibles et donc infiniment plus précieux...

Le réseau PAT O'LEARY

J'appartenais au réseau Pat O'Leary, organisé par un Belge, membre de l'Intelligence Service (service d'espionnage et de contre-espionnage britannique). Bâti en 1942-43, ce réseau gravitait autour d'un Carhaisien, Georges JOUANJEAN.

Il vint me demander un jour si j'acceptais de prendre en charge un aviateur anglo-saxon. Le danger était que mes ouvriers ne parlent à tort et à travers ; mais ils surent se taire. Je reçus pendant quinze jours chez moi deux aviateurs restés en souffrance à Gourin, puis Georges les confia à un convoyeur.

Chirurgie au « lambig ».

Un appareil s'était écrasé à Landeleau ; Jean SOLU, Étienne LE BIHAN, François L'HOSTIS, étaient chargés de repérer les avions abattus et François LE MAIGRE d'établir les cartes d'identité. Je fus appelé pour récupérer les cinq aviateurs. J'allai donc les chercher, muni d'un ausweis (un minotier étant évidemment appelé à se déplacer souvent pour des transports de farine et de blé, je bénéficiais de facilités officielles de circulation). Je chargeai des fagots dans mon camion et m'en fus vers Landeleau. On dissimula les aviateurs... L'un fut hébergé par Mademoiselle CORREC, l'autre par Mademoiselle MARCHAIS, trois au moulin de Kerniguez.

D'eux d'entre eux étant blessés gravement - l'un souffrait d'une fracture ouverte du tibia, l'autre avait été atteint par balle dans les reins - je voulus les faire soigner à l'hôpital de Carhaix. Il fallait pour cela l'autorisation du Maire, qui refusa. Étienne LE BIHAN se rendit alors en personne à Morlaix pour solliciter les services du Docteur LE JANNE, dont nous savions qu'il appartenait à la Résistance... Il vint, accompagné d'une infirmière, et opéra les blessés chez moi. Imaginez la difficulté à pratiquer la chirurgie sans anesthésie ! De plus, nous ignorions que ces aviateurs avaient été vaccinés contre le tétanos en Angleterre : ils hurlaient comme des fous ! En guise d'anti-douleur, nous leur donnâmes de fortes doses d'eau-de-vie à tel point qu'ils étaient ivres...

Le Docteur LE JANNE ne pouvant venir chaque jour de Morlaix, le Docteur LIGNON de Carhaix le suppléa... La convalescence se confirma; aussi décidai-je de transporter les deux aviateurs à Saint-Quay-Portrieux, en zone côtière, donc interdite...

Nous fûmes inévitablement arrêtés pour contrôle d'identité par les Allemands : "Papiere" !. Ils ont bien donné quelques coups de baïonnette dans les fagots qui dissimulaient les aviateurs, mais sans succès.

Revenu à Carhaix, j'ai à nouveau été sollicité, en particulier pour cinq aviateurs tombés du côté de Malestroit (Morbihan). Trois furent hébergés au moulin, un chez Mademoiselle CORREC et un autre chez Mademoiselle MARCHAIS. En compagnie de Georges JOUANJEAN, je les ai convoyés à Pontivy en camion. Ils furent arrêtés dans le train la veille de mon arrestation sur ordre de Roger LE NEVEU.

Un traître...

Un traître, un Français appartenant à la Gestapo, s'était infiltré dans le réseau : Roger LE NEVEU. Il fit preuve d'une rare efficacité contre nous...

Nous apprîmes que deux aviateurs convoyés de Bretagne vers l'Espagne avaient été interceptés à Toulouse, mais la lumière ne se fit pas immédiatement... Un jour, LE NEVEU se présenta chez moi, donna le mot de passe : comment ne pas lui faire confiance ? Il me dit qu'il devait voir Georges JOUANJEAN qui était caché chez le Docteur ANDRIEUX... Nous y allâmes. Ce qui fit naître un soupçon en moi, ce fut la question de LE NEVEU : "Connaissez-vous le Docteur ANDRIEUX" ?... Mais je passai outre.

Étranges manigances...

Sur le renseignement fourni par le Docteur LIGNON, concernant un officier allemand défaitiste qui voulait communiquer à la Résistance les plans de la base sous-marine de Lorient, Georges et moi sommes partis pour un étrange rendez-vous lorientais, mais via Pontivy ; au restaurant, apparition de LE NEVEU qui nous conseilla de rentrer à Carhaix et de le retrouver le lendemain à Lorient... Nous rentrâmes donc à Carhaix.

Arrestation (6 juin 1943).

Vers minuit, des bruits de voiture et de bottes dans la cour me réveillèrent... J'aperçus LE NEVEU qui m'annonça que des aviateurs avaient été arrêtés à Pontivy... Mon frère m'assura qu'il venait d'apercevoir des soldats allemands dans la cour, et, de fait, il ne se trompait pas. LE NEVEU me dit alors : "Je ne suis pas de la Résistance, mais de la Gestapo" !... Nous fûmes évidemment arrêtés sur le champ. Mais Georges JOUANJEAN réussit à s'échapper du domicile d'Andrieux en sautant sur la toiture de la maison des LE BIHAN... Quant au Docteur LIGNON, il était absent pour cause d'accouchement en campagne... LE NEVEU enrageait : deux hommes lui échappaient!

A Pontivy, tous les membres du réseau étaient en état d'arrestation: nous trouvâmes là le Commissaire de police, l'Abbé MARTIN, le Père GWÉNAËL... Le fin mot de cette catastrophe, c'était le piège inventé de toutes pièces par LE NEVEU, c'est-à-dire cet étrange rendez-vous de Lorient avec un officier allemand...

LE NEVEU s'écria: "Maintenant qu'ils ont été pris la main dans le sac, il ne reste plus qu'à "nettoyer" !... "Les Allemands s'étaient donc emparés des aviateurs alliés, d'une tonne d'armes à... l'abbaye de Timadeuc, qui servait de lieu de... parachutage..."

Nous fûmes acheminés en car vers la prison Jacques-Cartier de Rennes.

Interrogatoires.

Les Allemands notèrent nos noms et nous attribuèrent un numéro matricule et une cellule... Quelques jours plus tard, les interrogatoires, menés par des gestapistes, commencèrent... Les questions portaient surtout sur les aviateurs.

Comme JOUANJEAN et LIGNON s'étaient échappés, nous les avions "chargés" : c'étaient eux, les instigateurs, les responsables. Le 6 août, je fus de nouveau interrogé par des S.S. en présence de LE NEVEU. On me demanda si j'avais dit la vérité ; après quelques coups de poing, je fus envoyé dans un cachot plus qu'humide, où on ne pouvait tenir ni debout ni assis...

Le lendemain, nouvel interrogatoire, question identique : "Avez-vous dit la vérité" ? J'acquiesçai... Alors, on tira un rideau et j'aperçus JOUANJEAN !!! Il me dit : "J'ai été arrêté à Paris, on est foutus" !. Nous fûmes durement et longuement bastonnés par les S.S.... Les soldats allemands qui nous surveillaient étaient beaucoup plus doux : ils se contentaient de surveiller la distribution de soupe, composée de rutabagas et de choux verts...

Évasion miraculeuse...

Un jour d'octobre 1943, grand branle-bas dans la prison... Après le rassemblement, nous fûmes embarqués dans des wagons à bestiaux gardés par des soldats de la Wehrmacht. Nous pensions partir pour l'Allemagne, mais à la gare du Mans, changement de direction vers le Sud et nous nous retrouvâmes à la prison d'Angoulême.

Le commandant de la prison ordonna la réquisition de cinq ou six détenus pour pelleter du charbon. Je fus du lot. On nous envoya près de la porte de la prison. Je vis celle-ci s'ouvrir et je m'écriai : "J'ai envie de foncer" ! ; mon voisin me répondit: "Tu es fou ! Il y a une sentinelle à l'extérieur". Toutes les semaines, un officier passait dans les chambrées pour affirmer que toute tentative d'évasion était vouée à l'échec... Je courus pourtant en pull et chaussons - il nous était interdit de porter ceinture et chaussures. Pas de sentinelle !!! A peine avais-je franchi la porte que la sirène se mit à hurler.



L e M a n a c h L o u i s,
28.5.20 Toul-Allée-en-Poullaouen/Finistère,
ist festzunehmen (s. Fahndungsnachweis).

J'ai pris mes jambes à mon cou vers la gare d'Angoulême... Près d'une maison, je vis un clapier à lapins où je pensai un instant me cacher. Mais je réfléchis qu'il valait mieux m'éloigner le plus vite possible : la ligne de chemin de fer était là, je l'ai suivie. Puis je l'ai quittée vers minuit...

J'ai gagné une route, j'étais en sang et fiévreux. Un homme qui passait me demanda ce qui m'était arrivé. Ayant répondu que je m'étais battu, il fit la moue et me demanda la vérité... Je répondis que j'étais hostile aux Allemands... Il m'accompagna alors chez le Maire de Rouillac qui me plaça dans une baraque où je fus surveillé par trois bonshommes.

S'étant renseigné, et ayant donc appris que j'appartenais à la Résistance, le Maire me fit conduire chez un paysan originaire de Josselin (Morbihan) qui m'hébergea.

Retour en Bretagne...

Je voulus revenir en Bretagne : on me donna pour tout viatique une grenade... A pied, par La Rochefoucaud, j'atteignis Nantes où les Feldgendarmen effectuaient des contrôles d'identité. Je me mêlai à eux et ils m'ignorèrent...

Je pris le train pour Pontivy par Auray ; je voulais retrouver des Résistants de ma connaissance... On m'avait dit que la meilleure façon d'échapper aux recherches à Auray était de me rendre dans un restaurant fréquenté par les Allemands. Alors que je demandais à être servi, le patron me répondit que le restaurant était réservé aux soldats allemands... Un officier se tourna vers le serveur et lui ordonna : "Servez Monsieur" !.

Je me dirigeai ensuite sur Pontivy et y appris que LE NEVEU s'y trouvait peu de temps auparavant. Je pris, à vélo, la route de Carhaix, n'y rencontrai âme qui vive. Ce n'est que parvenu au pont de la gare que je tombai sur une patrouille allemande : "Papiere, Monsieur" !. Je répondis : "Moi travailler à la gare" !. Je fus soulagé d'entendre un "Gut"!... Je repartis donc et joignis une de mes connaissances; il se sentait obligé de m'héberger, mais son épouse en colère prétendit vouloir se rendre dès le lendemain à la Kommandantur... Je n'avais pas d'autre solution que de fuir rapidement cette maison peu hospitalière. J'allai chez la famille L'HOSTIS et y resta huit jours. C'était en mars 1944.

Puis Robert DE BOISSIER me conduisit chez un de ses fermiers, M. QUÉMÉNER. Je portais un faux nom... Un jour, M. COLLOBERT, de Saint-Hernin, venu à la ferme, s'écria en me voyant : "Ah ! Tu es là Loulou MANACH" !. Je lui fis signe de se taire, mais QUÉMÉNER, qui avait entendu, m'autorisa à demeurer...

Le maquis de « Tonton »...

Six ou sept maquisards arpentaient le secteur de Saint-Hernin, se promenant et se prenant pour des "caïds", au point de nous tirer dessus...

J'ai retrouvé Simon LE BRAS, appelé Tonton et nous avons créé le maquis de Tonton. D'une dizaine au début, nous fûmes bientôt une trentaine... Notre rôle était, non d'abattre les Allemands, mais de les démoraliser. DE GAULLE et Jean MOULIN étaient en effet hostiles aux attentats. Nous étions chargés de rendre la vie impossible aux Allemands : déboulonner les voies ferrées, couper les lignes téléphoniques, cacher des armes parachutées. Le premier parachutage eut lieu à Langonnet...

Nous attaquâmes les Allemands une seule fois, au bois de Conveau.

Le Docteur LOHÉAC, chirurgien à Gourin, nous avait prévenus qu'un soldat allemand avait été blessé dans un petit accrochage. Des passants avaient été pris en otage... M. LOHÉAC, nous conseilla de nous rendre à sa clinique. Nous y fîmes prisonnier un Allemand venu visiter son camarade blessé. De retour au maquis, nous nous servîmes de lui pour faire pression sur les autres Allemands afin qu'ils se rendent. Mais ils tirèrent... Nous n'avions que deux ou trois malheureux fusils. Au bout d'un moment, les Allemands se retirèrent et se dispersèrent dans la nature ; peut-être pensèrent-ils qu'ils ne devaient pas surcharger une conscience déjà bien lourde...

Un transfuge...

L'Allemand que nous avons fait prisonnier, resta avec nous et nous rendit énormément service, car il connaissait admirablement l'organisation et les techniques de combat de l'armée allemande...

Il a aidé les troupes américaines en août 1944... Il est mort dernièrement à Carhaix.

La débandade de juin 1944.

Le 6 juin, des gens se rassemblèrent au Kergoat... En dépit des parachutages, nous n'avions que très peu d'armes, quelques fusils, révolvers et grenades... On nous donna l'ordre de tendre des draps, les Anglais devant parachuter des armes aux endroits "tapissés" de draps...

Tonton s'y opposa : "c'est démentiel" !...

Les Allemands vinrent au Kergoat peu après l'affaire de Lamprat. Ils fouillèrent partout. Nous étions prévenus et nous avions tout rangé pour ne laisser aucune trace, et puis ce fut la débandade : nous nous dispersâmes...

Bilan d'une expérience...

Si c'était à refaire, je ne le referais pas... Trop de choses m'ont dégoûté lors de la Libération.

Certaines personnes qui n'avaient pas levé le petit doigt, se vantèrent de leurs « actions »...

Je ne regrette cependant pas de l'avoir fait et je trouve qu'il est inutile d'éprouver de la haine. Tous les Allemands n'étaient pas les mêmes : il y avait les nazis et les autres...

J'ai vu certains Français aussi coupables que bien des Allemands...

Il y avait enfin cette querelle entre F.F.I. et F.T.P. qui nous semblait irréaliste, injustifiée...



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.